L'EMISSAIRE

PAR

JULES SIMON

Hennebont est une jolie ville, sur le Blavet, à deux lieues de Lorient. Je l'appelle jolie ville, quoique ses maisons soient mal bâties et ses rues malpropres et irrégulières ; mais elle a une physionomie, ce qui est bien quelque chose pour les villes comme pour les hommes.

Figurez-vous une grande place en triangle, et dans un coin de cette place sans régularité, sans symétrie, la plus charmante de toutes les églises ; une sorte de pyramide en belles pierres d'un grain rouge et puissant, découpée à jour depuis la base jusqu'au faîte. Des maisons en bois, à pignon, dont la plus jeune a quatre cents ans pour le moins, çà et là une petite tourelle avec son toit en poivrière, des restes encore imposants du fameux château des ducs de Bretagne, un ruisseau qui gazouille sur de vieilles pierres, quelques beaux arbres (pourvu que la municipalité n'en ait pas fait des fagots depuis l'année dernière), le quai du Blavet, large et bien construit, une vingtaine de navires à l'ancre, n'est-ce pas un ensemble agréable pour une petite bicoque bretonne ?

De l'autre côté du quai, sur une hauteur assez abrupte, est un amas de maisons des plus pittoresques qu'on appelle la vieille ville, comme si la nouvelle datait d'hier. Ces vénérables débris, restés à peu près debout, grâce à la manie des Bretons qui aiment mieux mettre une pièce à un vieil habit que de s'en faire un nouveau, sont maintenant assez clairsemés au milieu des jardinets qui ont vue sur la rivière.

Dans l'une de ces masures, M. Fautrel s'était arrangé un bon petit nid pour lui et ses deux filles. Il n'y avait en tout que trois chambres : l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, et la dernière sous les toits, avec un escalier en colimaçon dans la tourelle ; mais les deux jeunes filles avaient tiré parti de cette mansarde ; elles avaient rempli de fleurs le salon du rez-de-chaussée, et M. Fautrel avait tout bonnement tapissé le premier étage avec sa bibliothèque. Un jardin, grand comme la main, fournissait assez de lilas, de jasmins et de roses. On était heureux là-dedans ; on n'y connaissait pas les soucis ; on n'y avait jamais connu le remords.

Tout le monde travaillait, d'ailleurs ; les deux filles faisaient très-modestement le ménage et n'en étaient pas moins des demoiselles. Le père était le médecin des pauvres, par vocation bien entendu, car il n'avait pour tout honoraire que les bénédictions de ses clients. Si vous connaissez dans le monde entier un plus beau titre que celui-là, je l'irai dire à Rome.

Il manquait pourtant une chose au bonheur de cette heureuse maison, c'était la mère. Quand Dieu comble une famille de ses dons, il y laisse encore quelque chose d'incomplet et d'inachevé, comme ces artistes du moyen âge qui n'élevaient qu'à demi la seconde tour, pour laisser ainsi une place au désir et à la rêverie.

M. Fautrel était plus triste qu'à l'ordinaire, le 18 août de l'année dernière ; ou plutôt il était triste ce jour-là, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

C'était pourtant la fête des Vœux, la grande fête d'Hennebont, qui attire tout Lorient, tout Port-Louis, tout Languidic ; enfin, la plus belle fête qu'on puisse voir après la fête de la Victoire, qui est celle de Lorient.

Ce jour-là, il n'y a pas une jeune fille, pauvre ou riche, qui n'aille à la procession avec une robe blanche et un gros bouquet. Elles défilent deux à deux, portant toutes sortes de bannières en l'honneur de Notre-Dame des Vœux, de Notre-Dame de la Joie, et de sainte Ursule, et de sainte Brigitte et de bien d'autres saintes encore ; mais ce jour de jubilation est le seul jour de mélancolie que l'on connaisse dans le petit jardin et dans la petite maison de M. Fautrel, parce que Mme Fautrel est morte, il y a cinq ans, le jour même de la fête des Vœux.

Elle est morte subitement de la rupture d'un anévrisme, juste comme ses deux filles revenaient de la procession et remplissaient déjà la maison de leurs frais éclats de rire. Il y avait sans exagération plus d'un millier de pauvres à son enterrement, et qui pleuraient de tout leur cœur. Ce n'était pourtant qu'une paysanne, quoiqu'elle eût épousé un médecin ; mais on pourrait en faire une sainte si on voulait, et il n'y en aurait pas de meilleure dans tout le calendrier.

On dîna donc silencieusement et tristement chez le médecin des pauvres, le jour des Vœux de l'année dernière, et même après le dîner, comme M. Fautrel passa dans le jardin sans rien dire, ses filles restèrent dans la maison à mettre tout en ordre. Louise épiait de temps en temps son père sans qu'il l'aperçut. Elle le vit se promener longtemps dans ce petit espace, puis s'arrêter, puis pleurer. Alors elle prit dans sa chambre un petit carton à dessin, et dans ce carton une belle feuille de papier sur laquelle elle avait dessiné, tant bien que mal, une marchande de bouquets. Elle descendit dans le jardin en marchant sur la pointe du pied, et quand elle fut tout près de son père, elle mit sa tête sur son épaule en lui donnant son présent. Elle était bien rouge et bien inquiète, la pauvre fille, jusqu'au moment où elle sentit la chaleureuse étreinte paternelle, où de chaudes larmes coulèrent sur ses beaux cheveux.

Vous auriez peut-être souri si vous aviez vu ce dessin au crayon noir, aussi fini que la plus belle estampe et aussi naïf qu'une image d'Epinal ; mais peut-être vous aurait-il arraché une larme à vous-même si vous aviez su ce qui se passait dans ces deux cœurs. Mon Dieu ! qu'est-ce que la science et l'art, et la vie humaine tout entière, sans les bons sentiments qui nous font aimer et pleurer ? Cette petite bouquetière était la mère de Louise.

Une heure après, à la chute du jour, M. Fautrel était assis sous son berceau de jasmin, entre ses deux filles. Le calme, sinon la joie, leur était revenu, et il racontait ainsi aux deux chers cœurs qu'il tenait embrassés l'histoire de son mariage. Ce n'était pas un roman à coup sûr ; mais ce n'était pas non plus une histoire comme toutes les autres.

Feu Mme Fautrel était une paysanne de Plémeur, petit bourg situé à une lieue environ de l'autre côté de Lorient ; cependant son père n'était pas un laboureur. Il avait été cloarec, c'est-à-dire que son curé l'avait mis au collége de Vannes dans l'intention d'en faire un prêtre ; mais le pauvre Tardivel n'avait pas mordu au latin. Après avoir été pendant cinq ans le dernier de sa classe, il était revenu à Plémeur tout à fait dépaysé, incapable également de se remettre à la charrue et d'exercer une profession libérale. Le receveur des contributions indirectes l'avait pris comme secrétaire, car il avait une écriture passable et savait à peu près l'orthographe. Cette place lui rapporta douze francs par mois au bout de quelques années, et il crut s'être assez bien tiré d'affaire. Plus tard, le receveur le mit au lutrin et le percepteur l'employa comme porteur de contraintes.

—Vous auriez bien ri, mes enfants, disait M. Fautrel, si vous l'aviez vu, perché sur une méchante rosse, les poches bourrées de papiers, et parcourant le pays avec la gravité d'un procureur. Les enfants ne se faisaient pas faute de courir après lui et de le poursuivre de leurs huées ; mais le pauvre brave homme n'y prenait pas garde, ou peut-être même ne s'en apercevait-il pas. Il se maria, et je vous laisse à penser quelle misère il y eut dans sa maison.

Tout le monde l'aimait et le plaignait. Chacun l'aidait de son mieux, et il parvenait ainsi à élever, tant bien que mal, sa pauvre famille. Ce fut la politique qui le perdit. Il était légitimiste jusqu'à la moelle des os ; de sorte qu'en 1832, quand il y eut de l'agitation dans le pays et que la duchesse de Berry essaya de soulever la Vendée, il se jeta à corps perdu dans les conspirations. Vous pensez bien qu'on n'en fit pas un chef, mais les meneurs du parti s'en servirent, à plusieurs reprises, comme d'un messager sur la fidélité duquel on pouvait compter. Le bruit courut qu'il faisait ce métier périlleux, et il fut mandé à Lorient chez le procureur du roi. On lui avait fait sa leçon, qu'il répéta imperturbablement, et il n'y eut pas de poursuite ; mais il lui en coûta sa place de porteur de contraintes. Il n'en fut que plus actif à porter les dépêches de Guillemot et de M. du Housset. On ne le rencontrait presque plus à Plémeur ; il était sans cesse du côté d'Auray et de Vannes, et l'on dit même qu'il fut envoyé une fois, jusque dans le Bocage, auprès de la duchesse.

Les chouans étaient assez nombreux dans le Morbihan, grâce aux réfractaires qui leur fournissaient chaque jour de nouvelles recrues ; mais ils n'étaient pas armés, et il ne faisaient que désoler le pays sans pouvoir servir leur cause. On imagina de jeter quelques centaines de fusils sur la côte de Bretagne, et bientôt les chefs du parti surent qu'un brick, parti de Jersey, courait des bordées entre Belle-Isle et Quiberon, ayant à bord assez de munitions pour permettre de commencer les hostilités. La côte était trop surveillée pour qu'il vint au mouillage dans une des anses du Morbihan ; il fallut envoyer, la nuit, des affidés dans des canots. La passe du Morbian est si dangereuse que c'etait presque courir à la mort. Tardivel, qui, comme tous les paysans de la côte, savait se servir d'un aviron, se dévoua à cette tâche. Il fit chaque nuit quatre voyages pendant huit jours. Le neuvième jour, comme il cessait de nager pour accoster tout doucement, un éclair illumina tout à coup la mer, et une balle siffla à ses oreilles.

Aussitôt il se jeta à l'eau résolûment, et, pour empêcher les gabelous de prendre les fusils, il fit lui-même chavirer la barque. Par quel prodige d'énergie il vint à bout d'aborder à une demi-lieue de là, c'est ce que je ne puis encore comprendre. Il se sécha comme il put et gagna Plémeur en deux jours, sans avoir fait de fâcheuses rencontres ; mais la première chose qu'il aperçut en arrivant chez lui, ce fut les gendarmes qui l'attendaient avec un mandat d'amener. On lui mit les menottes, et on le conduisit à Lorient, épuisé et malade des efforts qu'il avait faits. Il fut mis à Pontagnou (1), dans une espèce de cachot, car on le regardait comme un homme très-dangereux, et c'est là que je le vis, presque tous les jours, pendant près de six semaines.

J'étais alors chirurgien de marine, et le service des prisons était dans mes attributions. Jamais je ne vis homme si désolé. Il avait assez d'intelligence pour comprendre que son affaire était très-mauvaise, et, en effet, il fut condamné plus tard à dix ans de détention ; mais ce n'était pas sa situation qui l'inquiétait, c'était le désespoir de sa femme et de ses deux filles. Elles venaient à la prison tant qu'on les laissait venir, et c'étaient de bien tristes scènes. L'aînée des filles, votre mère, mes enfants, avait environ dix-sept ans, et la cadette en avait treize. Le jour vint où on emmena Tardivel ; les femmes suivirent la charrette jusqu'à Hennebont, mais les gendarmes, par humanité, les renvoyèrent avant d'arriver jusqu'à la ville. Elles moururent de froid et de faim ; elles retournèrent à Plémeur, et, pendant longtemps, je n'en entendis plus parler.

Je fus un dimanche passer la journée chez le recteur de Plémeur, que vous connaissez bien ; c'est l'abbé Le Goff. Comme nous revenions ensemble de vêpres : "Il faut, me dit-il, que je vous conduise dans une maison où votre bon cœur me sera utile ; mais vous allez voir un spectacle navrant."

Nous entrâmes dans une maison de cahute à peine couverte d'un doit de chaume à demi effondré. La femme de Tardivel y mourait, entourée de ses deux enfants, sur deux ou trois bottes de paille. Il n'y avait, pour tout meuble, que deux bancs de bois et deux ou trois écuelles de terre. Point de feu et pas de pain non plus, car je m'en assurai. Le Goff vit dans mes yeux un reproche.

"Comment faire ? me dit-il. Il y en a tant."

Le brave homme ne disait pas qu'il nourrissait tant bien que mal, une dizaine de personnes avec le produit insuffisant de sa cure. Je vidai mes poches, comme vous pensez bien, et je donnai quelques conseils ; mais je ne compris que trop qu'il n'y avait pas de remède aux deux maladies que j'avais devant moi, la faim et une phthisie pulmonaire.

Je n'avais pas trop remarqué Jeannette et sa petite sœur, absorbé que j'étais par la moribonde.

"Que font-elles ? dis-je au recteur en sortant.

—Que voulez-vous qu'elles fassent ? me dit-il. Il n'y a pas d'ouvrage pour les femmes dans ce pays, si ce n'est aux champs."

Jeannette avait pensé à se mettre au service. Il a fallu y renoncer, parce que la mère ne faisait que pleurer, et que la petite ne pouvait rester seule au pied de son lit. Les pauvres enfants vont mendier pour leur mère à tour de rôle.

Je retournai naturellement tous les dimanches, car je ne pouvais pas le faire plus souvent, et je vis la mort approcher rapidement.

Un vendredi, je me le rappelle comme si c'était hier, je trouvai, en rentrant de l'hôpital, Jeannette qui m'attendait dans la rue. Elle était en haillons, pieds nus, sans coiffure ; son pauvre corps amaigri faisait peine à voir.

"La voilà morte, me dit-elle de sa voix douce. Il faut que je songe à la petite. J'ai pensé à vous ; je ne crains ni le travail ni la misère."

Je la pris avec moi, et je la menai chez Mme Nédelec, à qui je contai toute son histoire.

"Savez-vous coudre ? dit la bonne femme.

—Un peu, je tricote très bien."

On lui donna, je crois, de la laine pour tricoter des bas. Elle se jeta sur cet ouvrage avec une sorte d'avidité, et partit comme une flèche pour se mettre plus vite à la besogne. Je crois bien qu'elle tricota jour et nuit, car Mme Nédelec fut dans l'étonnement lorsqu'elle revint. Je lui procurai des pratiques de tous les côtés. Elle gagnait jusqu'à cinq sous par jour, en s'exténuant. Au bout de deux mois, Mme Nédelec m'avertit que son travail se ralentissait. Je questionnai Le Goff, qui m'apprit qu'elle avait trouvé un autre métier. Une fermière, qui fournissait du lait à plusieurs maisons de la ville, l'avait prise pour porteuse. Elle venait tous les matins, pieds nus, par tous les temps, de Plémeur à Lorient, avec deux énormes pots de lait sur sa tête et un pesant panier à son bras.

Dans nos pays où les femmes de la campagne sont dures à la peine, chacun s'étonnait de ce que faisait cette enfant. On l'aimait, on l'aidait ; mais tout le monde autour d'elle était si pauvre ! Elle imagina d'utiliser ses dimanches en venant à la ville vendre des bouquets. Pendant deux ans, tout le monde l'a vue avec son petit panier, au coin de la bôve, après la grand'messe ; et, sur la fin, elle amenait avec elle sa petite sœur, qui vendait aussi des violettes et des marguerites. L'hiver, elles apportaient des crabes dans leurs tabliers, mais bien peu, les pauvres enfants ; car il fallait, pour faire leur pêche, marcher jusqu'au genou dans la vase et dans l'eau, et tourner des pierres trop lourdes pour elles. Une fois, la petite s'avança trop loin, à la marée montante. Elle voulut revenir, la peur la prit, l'eau montait toujours, elle perdit la tête et se mit à courir sans savoir où elle allait. Jeannette la vit tomber, puis se relever, et, un instant après, l'eau commença à la couvrir. Elle ne pouvait l'atteindre, étant séparée d'elle par de grandes flaques qui s'élargissaient à chaque instant. Elle fit un détour et se jeta à la nage tout habillée.

Un habile nageur aurait eu de la peine à remonter le courant comme elle le fit ; le désespoir lui donnait des forces. Elle atteignit sa sœur et parvint à la soutenir ; mais l'eau les entraîna l'une et l'autre. Ce fut alors qu'on les aperçut ; elles n'étaient plus qu'à dix brasses d'un moulin qui est situé à l'embouchure d'une petite rivière, tout près des fortifications. On les ramena suffoquées, évanouies toutes deux, la main de Jeannette enfoncée et comme incrustée dans le bras de sa sœur. C'était un miracle qu'elle n'eût pas péri, car elle devait trouver mille fois la mort dans son entreprise. Il fallut les mettre l'une et l'autre à l'hôpital, où les bonnes sœurs me firent appeler sur-le-champ. Elles y restèrent environ deux mois. C'est là que je connus complétement Jeannette, et que je commençai à comprendre ce qu'elle valait. En étudiant de près sa santé, je vis qu'elle avait abusé de ses forces, et je saisis même quelques légers indices de la maladie dont était morte sa mère. Je résolus de l'arracher à tout prix à la vie qu'elle avait menée jusqu'alors. Je fis une petite collecte pour qu'elle pût se vêtir convenablement, et quand elle sortit de l'hôpital, je lui proposai d'entrer comme servante chez Mme Nédelec, qui lui donnerait dix écus de gages.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Prison du port de Lorient.

TOILETTES DE LA SAISON

Paris, 1er septembre 1877.

Il est grandement question de revenir pour cet hiver aux robes à jupes toutes unies avec des corsages à pointes et des manches plates. La duchesse de M.... et la princesse de S.... les ont adoptées et les font valoir par leurs ravissantes tournures. Il est certain qu'elles vont être portées par les femmes qui veulent de la nouveauté à tout prix.

A Vichy j'ai vu une série de costumes qui sont un des événements de cette station si élégante. Les plus remarqués de ces costumes sont : une toilette du matin genre anglais en lainage quadrillé très-fin noir et blanc avec veston muni d'une foule de pochettes et de gros boutons de nacre qui se retrouvent au corsage et sur tout le devant de la jupe ; un costume en faille noire avec plis drapés se terminant par une dentelle de perles éblouissantes couleur clair de lune ; une toile en cachemire de l'Inde bleu turc brodée à cachemire même de dessins en soie blanche nacrée avec manches et jupe de faille antique du même bleu ; un costume en cachemire gris tendre avec jupe de faille assortie et toute garnie d'un galon de plumes de tourterelles. Pour le soir, une toilette de faille rose avec tunique de dentelle relevée par des paquets de roses ; une robe d'organdi blanc et de faille bleu très-pâle avec plissés d'organdi poudrés de valenciennes ; une autre toilette en barége blanc crème garnie de plissés pareils et de dentelle torchon très-fine, avec nœuds caroubier.

La comtesse de T.... est une des élégantes des eaux d'Aix ; elle change de toilette trois fois par jour. Un de ses succès est une robe en batiste bleu pâle avec tablier et corsage en batiste rayée bleu et rose ; le corsage-cuirasse et fermé avec des boutons grelots génois en argent avec la croix, les boucles d'oreilles et les bracelets complètent cette toilette. Ses autres toilettes sont : une robe en faille bleue et faille tilleul, une robe de laine blanche avec broderie de bleuets en relief, la cuirasse en faille bleue a des manches en cachemire blanc brodé, une toilette en taffetas rayé gris et blanc, une toilette en faille gris argent avec corselet en taffetas rayé, une toilette en faille noire et brocatelle d'été à dessins très en relief et garnie de perles éblouissantes, une toilette de batiste rayée bleu pâle, bleu marin et blanc avec volants plissés garnis de valenciennes.

Pour les jours de pluie, on voit beaucoup de costumes en cachemire uni avec polonaise de lainage rayé qui pourront servir à la campagne au début de la chasse ; on garnit ces toilettes de broderies de laine et de soie, de hautes franges ou de larges galons brodés. On fait encore beaucoup de toilettes en barége cachemire, étoffe des plus moelleuses et découpant parfaitement la taille. Sur une jupe très-longue, on pose un long tablier serbe enveloppant la toilette et garnie d'une dentelle de Flandre, style ancien. Ce nouveau tissu est appelé à avoir un grand succès pour l'automne ; il est plus épais que le barége, moins fort que le cachemire, très-solide et se mariant parfaitement avec des rubans de satin qui sont très-recherchés cette année.

Les plus riches toilettes d'automne et d'hiver seront ornées de broderies et d'applications de feuillage de drap et de velours. Il est grandement question aussi de broderies de chenille avec fleurs de couleur en relief. On s'occupe dès maintenant de ces broderies, qui ne doivent paraître que dans deux mois. Il est vrai que si les robes à jupes unies prennent le dessus, il faudra une telle quantité de broderies pour les orner que l'on ne pourra pas fournir, si on ne s'y prend dès à présent, pour les demandes.

En attendant ces splendeurs d'hiver, la dentelle des Vosges, genre filet, est très-recherchée ; elle s'assortit pour la couleur aux robes qu'elle doit orner et fait une rude concurrence aux dentelles russes brodées de fils de couleur. J. B.

Un jeune collégien à son père :

—Papa, qu'est-ce donc qui distingue la civilisation de la barbarie ?

—Oh ! mon Dieu, c'est bien simple : La civilisation, c'est de tuer son ennemi, à six mille mètres, avec un boulet de canon. Et la barbarie, c'est de lui couper la tête avec un sabre !

***

Le même au même :

—Papa, qu'est-ce que c'est donc que l'état de siége, dont on parle tant, depuis quelques jours ?

—Mon ami, il faut demander cela à un révolutionnaire ; attendu que, quand il existe, les gens paisibles ne se doutent même pas de son existence.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par Leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU,

196, rue Notre-Dame, Montréal.